

YANN
BÉCU

L'EFFET
COCCINELLE



HSN

Du même auteur chez

HSN LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM

Les Bras de Morphée

YANN
BÉCU

L'EFFET
COCTNELLE

HSN
LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM

SCI-FI

Collection dirigée par
Dimitri Pawlowski

HS.N LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM

122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil
contact@editions-hsn.com | www.editions-hsn.com
© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2021.
© Illustration de couverture : François-Xavier Pavion
© Illustration portrait auteur : Émile Denis
ISBN : 978-2-918541-73-8

P I È C E _ 1

GENDARMERIE NATIONALE



Nature des faits : Vol de véhicule

DATE DE SAISIE : 13/12/2029

HEURE DE SAISIE : 9 h 35

DATE DES FAITS : 12/12/2029

HEURE DES FAITS : 20 h -6 h

SECTEUR : Brest, zone périurbaine (Kermabon)

Immatriculation du véhicule : 2516QS29 (antérieure à 2009, voir fichier FNI).

Loïc Hénaff, laitier livreur de lait, a garé hier soir sa camionnette devant la clinique LAROCHE. Anniversaire d'un ami infirmier, M. Hénaff a dormi sur place. La camionnette est introuvable ce matin.

À noter : Gueule de bois du plaignant, ses souvenirs sont imprécis. Il a put se garer plus loin dans une rue perpendiculaire.

SUITES DONNÉES :

Enquête

SERVICE ⇨

LE RÉDACTEUR : Gendarme adjoint de 2^e classe, Jean-Philippe Jaouen

VISA DU CHEF DE POSTE

— Chaud devant! Pardon, pardon... Sophie! Je viens d'imprimer, tu jettes un œil?

— Désolée, Jaouen, il faut que je file. J'ai un abus de confiance à 11 heures et deux braquages à midi...

— Mais y'en a pour une minute!

— Une minute alors... Fais voir... Ouh là! C'est quoi, cette police de caractère?

— Courrier New! J'aime bien, ça rappelle les machines à écrire.

— La structure de ton rapport n'est pas très orthodoxe non plus... On a des modèles officiels, t'es au courant?

— Allez, Sophie, dis-moi juste s'il manque un truc...

— Le contact du plaignant, déjà.

— Zut. Quoi d'autre?

— Minute, je lis... Oui... Oui... « Laitier livreur de lait », sûr ?

— J'enlève « laitier » ?

— Par exemple. Et tu as mis deux fois « soir ». Pour le reste...

Un peu sec, quand même.

— Un peu sec ?

— Un peu plat, si tu préfères.

— Alors je retravaille le style ? Le vocabulaire ?

— Oublie.

— Parce que je peux enjoliver, hein !

— Non. Enlève juste le « s » à « dormi », le « t » à « pu »... Et « pendiculaire » c'est pas un mot, Jaouen, tu sais ?

— Ben...

— Fais-moi confiance. « Pendiculaire », c'est pas un mot.

— D'accord.

— ... Donc « pré-pendiculaire » encore moins.

— Quoi ?

— Ici, regarde : « plus loin dans une rue *prépendiculaire* »...

Ça veut rien dire.

— Rien ?

— Que dalle.

— ... Je mets « en biais », à la place ?

— Si ça te chante... Il faut vraiment que j'y aille, là.

— Alors je corrige, j'imprime, et je dépose ça sur le bureau du chef ?

— Non, tu corriges, tu imprimes et tu déchires. C'est Pivert qui s'occupe des véhicules volés.

SESSION 1

L'AMOUR DU MÉTIER

PB79702497-01CD



Saint-Valentin 2030, frisquette et pluvieuse. Une lune blafarde berce Ézanville. Son reflet dans la flaque, à deux pas, frémit sous mille gouttelettes glacées. Les derniers couples ont regagné leurs pénates depuis un moment déjà... Dîner fin, mots d'amour au creux de l'oreille, lente dérive vers la couette. Bien au chaud, les veinards. À droite, à gauche, plus une seule loupote aux fenêtres.

Tout dort.

Sauf nous trois, qui patientons.

— Puisque je te dis que tu ronfles, chuchote Mitraillette en tapotant le volant.

J'étire mes jambes sur la banquette arrière :

— Je l'ai pas choisi, ce corps...

— N'empêche, c'est pénible.

— Il y en a d'autres qui ronflent, souffle Eyaël.

Mitraillette arrête de tapoter le volant :

— Comment ça, « y'en a d'autres » ?

— Raphaël n'est pas le seul.

— Moi, je ronfle ? s'offusque Mitraillette. Tu m'entends ronfler, là ?

— Ben là t'es réveillé, comment veux-tu...

— Ouais, en résumé t'as aucune preuve...

Imaginons qu'à cet instant précis vous remontiez la rue Giscard. Votre rue. Mettons que vous soyez du genre lève-tôt, ou insomniaque, peu importe : vous croiseriez forcément notre camionnette à l'arrêt. Une épave pareille dans un quartier aussi chic ? Allons donc... En approchant, vous plisseriez les yeux pour lire sur le capot ce slogan bleu délavé :

Le Lait c'est la vie

Vous jetteriez un œil curieux à travers les vitres. L'état des sièges, les tenues dépareillées, ces bobines maussades à l'avant puis cette silhouette avachie sur la banquette arrière, tous ces indices vous mettraient la puce à l'oreille. Dix mètres plus loin vous consulteriez votre montre : 4 h 25, quel laitier livre si tôt ? Et trois employés dans une même camionnette, vraiment ? Vous vous retourneriez pour inspecter notre plaque d'immatriculation sans âge : 29, de mieux en mieux... C'est l'ancien code du Finistère, ça, qu'est-ce qu'ils foutent en région parisienne ? Ou bien s'agit-il d'un véhicule d'occasion ? Peu probable : jamais ce déchet ne passerait le moindre contrôle, ni technique ni sanitaire... D'ailleurs ils les stockent où, leurs bidons de lait ? Vous n'en avez aperçu aucun derrière les deux types... À présent certain, certaine qu'un mauvais coup se prépare, vous presseriez encore le pas tout en marmottant, pour ne pas l'oublier : « 2516 QS 29, 2516 QS 29, 2516 QS 29... » Enfin, vous vous arrêteriez au coin de la rue, là où le grand saule offre un abri discret. Et vous sortiriez le téléphone.

Bravo, Sherlock. Joli sens du détail, travail déductif impeccable, rien à dire. Vous auriez raison sur toute la ligne. Ou presque... Car on serait forcés de l'interrompre, votre petit appel à la police. Pas ce matin. Trop d'enjeux. La suite, en pointillés ? Une portière qui grince dans votre dos, des pas précipités sur le pavé humide, un coup de pelle, une bâche, un coffre, et d'ici deux ou trois jours une sale odeur au fond d'un bois : vous. Adieu, Sherlock. Dégueulasses, sans pitié, voilà ce que nous sommes devenus.

Toute cette histoire avait pourtant débuté comme un véritable conte de fées...

Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? En voici, de bonnes questions, et ça tombe à pic : je peux répondre aux deux premières. Pour la troisième il faudrait voir mes chefs. Moi, je vais raconter ce que je sais, sans filtres, sans mensonges. Je vais même faire ça dans l'ordre... Vu l'ampleur du bordel tout récent sur Terre, ça ne sera pas du luxe.

Qui sommes-nous, tous les trois ?

Du menu fretin. Trois agents aux ordres d'une entité archipuisante : la Ruche. Elle porte bien son nom, celle-là. La Ruche,

c'est un engin spatial de classe M taillé pour le labeur et la cohue. Des kilomètres d'escaliers, de galeries, de coursives, un gigantesque labyrinthe qui bourdonne à toute heure. À son bord, cinquante mille employés répartis dans quatre Divisions, huit Sections, seize Départements, ce qui donne pas loin de soixante-dix Services au total. Notre Département à nous trois occupe le dernier échelon de la hiérarchie. Pour tomber sur notre Service, il faut longer le bassin des eaux usées, prendre le petit escalier rouillé de la cale, puis descendre encore d'un niveau en se bouchant les narines. Tout en bas, je vous dis. Les ordres venus d'en haut nous pleuvent donc constamment sur le coin du museau. Petits boulots ou corvées rythment notre quotidien. On s'en acquitte au mieux, parole, sans jamais récolter ni bravos ni mercis. Les étages supérieurs cachent d'ailleurs mal leur mépris à notre égard. Normal, on met les mains dans le cambouis chaque fois qu'on descend sur le terrain. Trop sales, nous autres... On n'est tout simplement pas fréquentables. Notre surnom : les « Boueux ». Ça vous donne une idée de notre réputation, en interne. Le désamour total.

D'où venons-nous ?

D'une boule couverte d'océans émeraude, dotée de quinze continents, douze lunes, et grosse comme votre Jupiter : la Maison-Mère. Question distance, dur à dire, il faudrait aligner ici tant de zéros... Disons que notre Ruche vient de loin. Loin dans l'espace, loin dans le temps. Vous pourriez nous appeler « bâtisseurs », « ingénieurs » ou « horlogers », mais « manouches » ou « gitans » ça conviendrait tout aussi bien ; on passe quand même des millénaires à sillonner les galaxies. Dès qu'on repère un caillou à peu près potable, on campe un petit moment en orbite géostationnaire. Le service Bio analyse le sol, le climat, déballe ses tubes à essai, ses plaquettes ADN, puis fabrique du vivant. Il insuffle une forme de vie. *Jamais la même*, surtout ! Notre charte officielle exige des créations uniques... Nouveau chantier, nouveau schéma, c'est la fameuse *clause d'originalité*.

Sur les premiers cailloux, quel pied ! J'ai vraiment senti l'amour du métier. Les autres Boueux, pareil. Qu'est-ce qu'on était fiers d'appartenir à la Ruche ! Nos créations avaient de la gueule, je vous jure... Les rares descentes, on les faisait en sifflotant, pour admirer le travail et prendre des notes. Chaque chantier était bouclé en un

siècle à peine, aucune retouche nécessaire. On contemplait, béats, ces formes de vie lumineuses, singulières, d'une grâce physique et morale à vous couper le souffle. C'est une époque où j'ai beaucoup peint.

Entre deux projets, je me souviens qu'on piaffait d'impatience.

Ça n'a pas duré. Cette fichue clause d'originalité a vite tari notre source d'idées géniales. Qu'à cela ne tienne, il nous restait les bonnes, non ? Vrai, il nous restait les bonnes... Un bon paquet, même ! Elles ont servi pour les vingt chantiers suivants. Rien de magistral, mais pas de quoi rougir non plus. Du travail honnête. La Ruche a maintenu ce cap tant qu'elle a pu. Une fois à court de bonnes idées, il a fallu se résoudre à puiser dans les médiocres. Caillou après caillou, le Service des Boueux s'est alors coltiné des formes de vie chaque fois plus lourdingues que les précédentes, déjà pas finaudes. Planète après planète, on a tenu bon... Et quand la source d'idées médiocres s'est asséchée à son tour, on s'est rabattus sur les pourries. Le moral des troupes a commencé à s'effriter à ce moment-là. Premiers burnouts parmi les collègues Boueux, premières dépressions nerveuses. Ces temps-ci, notre Ruche racle sans vergogne les fonds de tiroirs. Les créatures des trois chantiers récents en sont de parfaits exemples. Moches, moches et moches... Sur le plan intellectuel comme sur le plan physique, veuillez me croire. Ou vous regarder dans un miroir.

Forcément, l'enthousiasme de nos brillants débuts se perd. On se laisse aller.

Où allons-nous ?

Les paris restent ouverts... Un simple Boueux n'a pas accès à ce genre d'infos. Je devine que notre Ruche va droit devant, vers d'autres étoiles, d'autres cailloux, d'autres chantiers. Combien encore ? Aucune idée.

Voilà pour les grandes lignes de notre métaphysique de poche. Tout le reste, c'est boulot boulot.

Quand on débarque sur un nouveau caillou, la routine s'articule en trois phases.

Phase une, Recherche & développement : le Service des Créatifs ouvre la danse. Ils font remonter une poignée d'idées,

quatre ou cinq formes de vie compatibles avec l'écosystème, le tout assorti de schémas, de recommandations. Là-dedans, la Direction en retient une seule, sans trop se préoccuper de sa faisabilité. C'est souvent l'idée la plus chiante. Le Service Bio prend alors le relais : mise au point des graines vitales, ensemencement accéléré, insertion de fossiles divers et vieillissement artificiel des roches, attente.

Vient ensuite la phase deux, Maintenance : place au Département Ressources *humaines* (l'adjectif varie selon les planètes). Trois Services interviennent alors, celui des Scribes, celui des Vigiles, et celui des Boueux – le nôtre. Les Scribes griffonnent une feuille de route, les Vigiles photocopient et distribuent, nous autres on obéit. Bref, on est « missionnés » pour descendre sur le terrain. Dans le métier de Boueux, ça s'appelle « enfiler une peau » ou « infiltrer une coquille » : on prend le contrôle de tel ou tel autre corps pour une durée limitée. Furtifs et pleins de tact, du moins en théorie. On est censés *influencer* discrètement les créatures alentour, leur donner çà et là de légers coups de pouce. Très légers, sans quoi ce serait tricher. Il faut qu'à terme elles bricolent de leur propre chef une société pacifique.

« Un monde en paix, voulu par les créatures. »

C'est le critère pour qu'un projet soit bouclé. La vérité ? Un bon gros foutage de gueule, surtout sur nos derniers chantiers. Les humains, par exemple, par nature portés sur les crasses en tous genres : comment bosser avec ça ? Comment viser le triple A ou même un score de paix juste honorable ? Tout simplement impossible sans intervenir à tout-va. Alors oubliés, nos discrets « coups de pouce » pour guider les Hommes ; c'est coups de coude, coups de boule, coups de pelle. Et bâches, et sales odeurs au fond des bois. La Direction doit se douter que le Département Ressources Humaines fait pas mal de hors-piste, ces derniers temps. Esprit d'entreprise oblige, elle choisit de regarder ailleurs. Notre échec, ce serait le sien.

Ce qui nous mène à la phase trois, Évaluation. Ça se tient sur l'immense esplanade de la Ruche. Tous les Services déboulent en rangs serrés. Pilotes, architectes, mécanos, juristes, cuistots, secrétaires, chimistes, paysagistes, il y a un de ces mondes ! Même les Boueux sont conviés, c'est dire – d'habitude on nous oublie. Les Directeurs descendent en fanfare de leurs quartiers huppés, suivis d'un larbin du Service des Chiffres. Ils avancent au bord

de la tribune pour annoncer tant de pour cent de paix. Hourras, tonnerres d'applaudissements. Les voilà partis dans un laïus qu'on connaît par cœur, ponctué de toasts à l'hydromel. « *À notre succès !* », on trinque. « *C'était pas gagné !* », on trinque. Vient le sournois « *Y'a eu des maladdresses !* » et sa pluie de regards entendus vers le fond de l'esplanade, en direction des Boueux. Nous, on baisse les yeux. On baisse les yeux mais on trinque quand même, pas tous les jours qu'on peut siroter de l'hydromel. Ils en rajoutent une couche : « *Certains ont douté !* », on trinque, « *Il a parfois fallu serrer la vis !* », on trinque encore sans trop prêter attention aux quolibets des Vigiles – je vous en recauserai plus tard, de ces enflures. Vers le centième toast, on a le droit à « *Vouloir, c'est pouvoir !* », ou « *Devoir, c'est pouvoir !* », ou « *Pouvoir devoir, c'est... vouloir !* », selon l'état d'ébriété, mais à ce stade tout le monde s'en fout. Fin du cirque, nos Directeurs rejoignent leur tour d'ivoire. Chancelants, hagards. On sait qu'on ne les reverra plus avant un sacré bout de temps.

Mission accomplie, on plie bagage.

Or notre chantier actuel, votre Terre, traîne en longueur. Il s'enlise dans la phase deux, plus délicate qu'on pensait. Alors cette épineuse session de Maintenance... eh bien on la mène comme on peut. Sur le papier : Boueux et humains, main dans la main ! Ben voyons. Dans les faits c'est surtout main dans la gueule, voire main au calbut si ça vous motive à filer droit. On ose tout.

Fatalement, ces petits extras nous interdisent l'incognito absolu. Lors des descentes on laisse sur vous des impressions, des traces. On crée le malaise. Un léger faux pas suffit souvent à nous trahir – une émotion trop ou pas assez contenue, une remarque insolite, un geste déplacé, des fringues inappropriées... Alors nos regards se croisent et vous devinez vaguement le Boueux sous la peau d'emprunt. Un long frisson vous électrise l'échine. Vous sentez que *quelque chose* ne tourne pas rond. La plupart du temps vous décarrez vite fait, tant mieux. Pour vous, pour nous... Mais il arrive aussi que notre étrangeté vous séduise, allez comprendre, qu'elle vous saisisse comme un coup de foudre... C'est alors parti pour un énième jeu de cache-cache où on a un mal de chien à vous fausser compagnie ! Opiniâtres, fascinés, vous nous filez le train jour et nuit pour inventer des histoires à dormir debout dès qu'on

s'est éclipsés... D'où ces nombreuses légendes à notre sujet, au fil des siècles. Sur le projet *Planète Bleue*, notre Service a connu mille noms très musicaux : djinns, kamis, esprits, shijins, puis encore une ribambelle d'entités plus ou moins mineures, plus ou moins majeures. La liste est quasi infinie. Et tiens, puisque c'est l'heure des confidences : de tous les textes sacrés qui nous mentionnent, la Bible reste de loin mon préféré. Les faits historiques y sont tor-dus comme c'est pas permis, j'admets ; nos portraits y tiennent du délire, vrai. N'empêche. Il y a dans ces pages-là un lointain respect pour les Boueux, et ça, c'est assez rare pour être noté. On kiffe. Le coup des « ailes », par exemple, ou celui de notre « éclat »... J'ignore où vous êtes allés pêcher des idées pareilles, mais elles sont bien jolies. Tendres, presque suaves. Les jours de cafard, elles m'aident même à tenir le coup. Je trouve un coin tranquille, je ferme les yeux. Va pour les ailes, je me dis chaque fois, va pour la lumière – la rêverie m'embarque et j'oublie notre laideur à tous pendant vingt, trente minutes.

Rarement plus.

Ce matin, me voici donc rue Giscard, avachi sur la banquette arrière d'une camionnette volée. La tôle gémit sous les crépitements de la pluie. Je m'éveille en sursaut, les ressorts grincent. L'air est glacial. Devant, les collègues s'engueulent à voix basse. Des traits de buée jaillissent de leurs lèvres gercées, se mêlent en pelotes vaporeuses, s'estompent. Il est question, je crois, de la dernière tasse de café que l'un d'eux aurait sifflée en douce. Je m'incline entre les sièges :

— Quelle heure est-il ?

— 5 h 10. T'inquiète, on te prévientra.

Ils retournent à leurs chamailleries tandis que je défroisse un Kleenex. Nos trois bouilles enrhumées sont tordues, rougeaudes. J'essaie de piquer un autre roupillon sur la banquette arrière. Ça ne vient pas – mal au dos, trop faim, trop froid, trop incommodé par l'odeur rancie de cette vieille couverture qui gratte.

Vous voyez, rien de glorieux. Ni ailes ni éclat. Quant à la saloperie qu'on s'apprête à commettre, elle devrait vous convaincre pour de bon : non, décidément, nous ne sommes pas des anges.

P I È C E _ 2

GENDARMERIE NATIONALE



Nature des faits : Vol de véhicule

DATE DE SAISIE : 13/12/2029

HEURE DE SAISIE : 9 h 35

DATE DES FAITS : 12/12/2029

HEURE DES FAITS : 20 h - 6 h

SECTEUR : Brest, zone périurbaine/Kermabon.

Immatriculation du véhicule : 2516QS29 (antérieure à 2009, voir fichier FNI).

Contact du plaignant : En cours

Laitier de son état, Loïc Hénaff aurait garé hier soir sa camionnette devant l'institut LAROCHE. Anniversaire d'un ami infirmier dans les locaux de l'institut. Le plaignant a dormi sur place du sommeil du Juste. Sa Camionnette véhiculaire est introuvable ce matin.

À noter : Buverie, les souvenirs du susnommé Hénaff restent flous. Véhicule vraiment stationné face à l'institut LAROCHE? Il est possible que le plaignant ait garé la camionnette plus loin dans une rue en biais.

SUITES DONNÉES : Enquête

SERVICE ➡

LE RÉDACTEUR : Gendarme adjoint de 2^e classe, Jean-Philippe Jaouen

VISA DU CHEF DE POSTE

- Entrez !
- Brigadier adjoint Jaouen, mon colonel ! Besoin d'une petite signature...
- Très bien, montrez-moi ça... Que... C'est quoi, cette police de caractère ? Et... vous l'avez pêché où, ce modèle de rapport ?
- Initiative personnelle, mon colonel !
- Voyons un peu... Loïc Hénaff... Bla-bla... Institut Laroche... bla-bla... Camionnette... véhiculaire ? Sommeil du juste ? Rue... en biais ? Dites, Jaouen... Votre initiative personnelle, là, elle est passée par le brigadier Moreau ?
- Qui ça ?
- Moreau, les couettes, votre supérieure directe.
- Sophie ? Oh oui, mon colonel, elle a lu !

— Et elle a validé ?

— Pas cette version, mais j'ai pensé...

— Jaouen, votre oncle est ministre, je sais. Vous venez d'arriver dans la caserne, je comprends. Ce n'est quand même pas une raison pour court-circuiter la hiérarchie, hein ?

— Pas de signature, alors ?

— Négatif.

— Il faudrait que j'approfondisse les recherches préliminaires ?

— Concentrez-vous plutôt sur la logistique, mon petit Jaouen : cartouches d'encre, photocopies, cafés... Prenez un peu le temps d'observer comment les autres gendarmes travaillent.

— Et si j'enquête sur mon temps libre ?

— Non plus, ici on respecte les plates-bandes des collègues... Or tout ce qui fait vroum vroum, c'est l'adjudant Pivert.

— Je pourrais au moins lui soumettre l'affaire ?

— Il est pas commode, Pivert, attention... Devriez en rester à vos quizz et à vos mots fléch...

— Merci, mon colonel ! Je referme en sortant ?

— Sans faire claquer, Jaouen, sans faire cla... quer.

SESSION 2

OPÉRATION BORDEL
DE DIEU

PB79702497-02CD



Crachotements soudains de l'autoradio, je m'éveille en sursaut. Nuit noire, la pluie drue continue de tambouriner sur notre carlingue... Ça caille toujours autant. Je cherche à tâtons ma couverture :

- Vous dites quelle heure, là ?
- T'as posé la question y'a cinq minutes, grogne Mitraillette.
- Et il était quelle heure ?
- L'heure d'arrêter de faire chier toutes les cinq minutes.

Je remonte la couverture jusqu'au menton :

- Sympa, le réveil...
- T'as une montre, non ?
- Pas d'éclairage.

Il tapote le cadran de l'horloge, sous le volant :

- Alors t'as qu'à te pencher.
- Pas éclairé non plus, ton tableau de bord.
- Si, un peu.
- Du tout.
- Si, par la lune.

J'étouffe un bâillement :

- Ouais, faut vraiment avoir le nez dessus...
- Faut juste pas être aveugle.
- T'es de mauvaise foi, Mitraillette... On n'y voit rien et puis

c'est tout.

- Moi, je suis de mauvaise foi ?
- Oui, toi.
- Parce que monsieur a la flemme de se pencher ?
- Arrêtez, tous les deux..., soupire Eyaël en se baissant vers

le cadran. Voilà, il est... 5 h 25.

Je colle ma joue contre la vitre arrière :

- C'est long...
- Laisse-toi bercer par la musique, suggère Eyaël.

— On intervient vers 7 heures ?

Il acquiesce :

— Normalement.

Nuit, pluie, contrebasse soporifique à la radio. Les gouttelettes de pluie se fraient un chemin flemmard jusqu'aux joints usés. J'en récupère une vingtaine sur la pulpe de l'index. On reste là, taiseux. Interminable, cette planque. Je finis par lever le nez :

— Eh, Mitraillette ?

— Quoi ?

— Tu dis quelle heure, là ?

Ça remet un peu d'ambiance.

J'ai dû m'assoupir un moment. Le soleil se lève à peine, 7 h 20 à ma montre. L'habitable sent la menthe et le tabac froid. La sueur aussi, forcément. L'autoradio diffuse Fréquence classique – il est bloqué là-dessus depuis début janvier. Malgré les plaintes de Mitraillette on n'a touché à rien, mieux vaut ça que les infos. Eyaël vient d'ailleurs de monter le volume : *Fantaisie pour viole de gambe*. C'est quelque chose, la viole de gambe, une vraie machine à pétrir l'âme. Aucun de nous trois ne connaissait avant de débarquer ici. Fréquence classique remet chaque matin le couvert entre 7 et 9 heures, alors on s'est formé l'oreille. Au fil des planques, c'est même sur nos peaux d'emprunt que l'archet s'est mis à jouer. Images, parfums, chacun ressent la viole de gambe à sa manière. Pour moi, elle est une brume qui vient, une pluie d'hiver sur la pierre froide. Et ça me dresse les poils. Magie du corps humain, je frissonne. Eyaël aussi frissonne. Seul Mitraillette a l'air de ne rien sentir – mains osseuses sur le volant, œil dur sur la rue. Faut dire que Mitraillette, en termes de sécheresse d'âme il se pose là. Jamais une confidence émue, jamais une larme. Une fois seulement j'ai vu ses yeux rougir : en 1917, à Verdun, sous la statue d'une Pietà décapitée par un éclat d'obus. Il s'était essuyé l'œil d'un revers de manche. Peut-être de la tristesse, peut-être de la rage, difficile à dire. Rien de décisif dans sa larmichette. En tout cas, ça montre que d'un point de vue strictement mécanique il pourrait chialer, Mitraillette. Bon, ça ne sera pas pour aujourd'hui non plus. Il garde sa bouille austère tournée vers la porte du pavillon. Sévère, tassé. Tant pis pour lui. *Fantaisie pour viole de gambe*,

voilà encore un beau voyage qu'il rate. Je me vautre sur la banquette arrière :

— Nom de Dieu, qu'est-ce que j'aime la viole...

— Pareil, murmure Eyaël. Rien qui me fasse autant vibrer.

— Idem, approuve Mitraillette.

À notre grand étonnement.

— Tu aimes la viole ? dis-je, suspicieux.

Nos regards se croisent dans le rétroviseur.

— Ben oui, ronchonne-t-il. Tu crois quoi, que je suis de bois ? J'adore ça, je te dis... Même si.... Non, oublie.

— Même si quoi ? demande Eyaël en baissant ses jumelles.

— Nan, rien. Oubliez.

Il a son petit air pincé, légèrement supérieur. Ça pourrait valoir le coup de creuser. D'instinct, j'insiste :

— Même si quoi, Mitraillette ?

Ses mains tatouées caressent le volant :

— Je veux pas donner l'impression de vous prendre de haut, hein...

— Comment ça ?

— Vous le savez comme moi... Parler toutes les langues c'est pas votre truc, à aucun de vous deux...

— Accouche, Mitraillette.

Il grimace :

— Bon, encore une fois c'est pas grand-chose, les gars, mais en français... Eh bien en français on dit *le viol*.

Un lourd silence, dix bonnes secondes. Trouver les mots. Rien ne vient. Mitraillette, il n'a pas volé son surnom. Son vrai nom, c'est Gabriel, mais ça fait une éternité que plus aucun Boueux ne l'appelle ainsi. Lui, il croit que c'est un hommage à sa maîtrise des armes à feu. La vérité est tout autre : 80 conneries à la minute. Question âneries, Mitraillette, c'est une cadence de tir à forcer le repli. Eyaël a déjà laissé tomber. Il est revenu à ses jumelles. Toujours aucun signe de notre cible. Mitraillette, hilare, tripote le rétroviseur :

— Fais pas cette tronche, Raphaël... *La viol, le viol*, l'important c'est qu'on se comprenne, non ?

— Si tu le dis.

Il nous considère un moment :

— Je vous choque ?

— Mais non.

— Mais si, je vois bien... On dirait deux bonnes sœurs...

— Voilà Landru, annonce Eyaël.

Nouveau coup d'essuie-glace. À cinquante mètres, un type en imper sort du pavillon blanc. On est vernis, pour cette mission. D'habitude il faut mener des recherches fastidieuses avant de pouvoir enfin mettre un visage sur un nom. Ça explique d'ailleurs nos détachements précoces, deux bons mois avant le jour J fixé par les Scribes. Parce qu'en débarquant sur Terre, hormis le nom et le prénom de la cible, on a juste une ville, une date et une fourchette horaire. Pour les détails on doit se débrouiller seuls, et c'est souvent un travail de dingue. En cas de cohue, le jour J, faudrait pas non plus se tromper de larron. Lors de la dernière mission, à Rome sous Aurélien, qu'est-ce qu'on a dû ramer avant d'identifier notre cible... Repérages, recoupements, filatures, discrètes enquêtes de voisinage...

Heureusement, cette mission au XXI^e siècle nous a permis de souffler un peu. L'identification a même été un jeu d'enfant. Il a suffi d'entrer les mots « *Camille Landru – Ézanville* » sur Internet : près de cent photos de la cible ont recouvert l'écran. De face, de profil, en costard, en short, en maillot de bain, autant qu'on en voulait. Et situation maritale, adresse personnelle, trajets quotidiens, numéros de téléphone, tout ça en deux minutes. Incroyable, cet Internet... Même le GPU de la grande époque des purges soviétiques n'aurait osé fantasmer pareille mine d'or, à l'œil en plus. Il y avait aussi des vidéos par dizaines où Camille Landru racontait sa vie, ses péchés mignons, sa routine d'écriture et le pitch de son prochain thriller religieux, présenté comme une « vraie bombe ». On a ainsi appris tout ce qu'il fallait au sujet de notre petit romancier à la mode, presque sans lever le petit doigt.

Travail mâché, repérage fini. À Paris, on a souffert deux nuits sur les sièges inconfortables de la camionnette. Au matin du troisième jour, on récupérait enfin l'argent dans la cache indiquée par les Scribes, nos faux papiers à midi, et on s'installait au soir dans la meilleure suite d'un hôtel de luxe. Il ne restait plus qu'à se tourner les pouces en attendant le Jour J. Mitraillette a passé son temps devant l'écran géant du salon, à enquiller des séries romantiques tout en se gavant de chips au piment vert – on retrouvait des miettes

partout sur le sofa. Eyaël partait faire de longues balades dont il ne revenait qu'à la nuit tombée. Moi, j'en ai profité pour lire. Les Fleurs du mal, d'abord, un vieux recueil chargé de brises marines. Quel voyage pour les sens, ça aussi !

*Guidé par ton odeur vers de charmants climats,
Je vois un port rempli de voiles et de mâts
Encor tout fatigués par la vague marine,
Pendant que le parfum des verts tamariniers,
Qui circule dans l'air et m'enfle la narine,
Se mêle dans mon âme au chant des mariniers.*

Les rimes faisaient claquer cent drisses aux mâts de navires marchands, chahutaient pêle-mêle parfums de safran, poivre noir et cannelle. Quand je tendais l'oreille ça palpitait en vrac de l'autre côté des pages, pour grossir et rouler puis cogner par vagues la pierre luisante d'un quai, en plein soleil. Sous mes yeux ébahis surgissaient les souvenirs d'une lointaine mission, une des toutes premières ici-bas : port d'Actium, marché de dix heures aux couleurs tapageuses, foule, étals d'olives, d'épices, au loin ce foulard agité... Maasikah m'avait vu... Ravissante, aérienne, plus proche à chaque instant... Elle était enfin là. Et sur le papier jauni mon index effleurait le grain de sa peau mate, brûlante.

Un diamant noir, ce Baudelaire. J'ai entrepris d'apprendre par cœur les trois recueils. Pas facile – d'autant que des bribes de dialogues à la con, venus du salon, filtraient constamment sous la porte de ma chambre :

*Ashley... perdu le sommeil...
Malcolm... Je ne... cœur brisé...
... autre homme... votre vie, c'est cela ? ... Brad ?
... Jamais... Brad est un ami... rien qu'un ami...
Ashley... à genoux... fiançailles !
Malcolm ! ... toujours... Vous seul !*

Ça voulait dire que Mitraillette venait de pousser le volume pour suivre son épisode tout en allant pisser. J'entendais alors ses commentaires énervés :

« C'est ça, et le prof de tennis de la saison 2, tu le connais pas non plus ? »

« Tais-toi donc, Ashley, t'en veux juste à son héritage ! »

« Et l'amour dans tout ça ? Hein ? L'amour ? »

Chaque fois ponctués d'un bruit de chasse d'eau et du sempiternel :

« Chipie des bois, va ! »

Vers midi, j'allais m'affaler dans le sofa. Mitraillette me tendait son paquet de chips au piment, me faisait un topo rapide des épisodes manqués, puis je suivais avec lui les nouvelles intrigues d'Ashley. Fortiche, la donzelle, presque aussi calculatrice que nos Scribes : fiançailles clandestines aux Bahamas, faux suicide, captation d'héritage, changement d'identité et retour à Los Angeles en fin de saison 4, rupture avec Malcolm – qui nous a fait chialer comme des madeleines, j'avoue –, mariage en Floride, re-rupture, chantage affectif pour pousser Brad à quitter Paloma, somnifères glissés dans les tisanes, sextapes, procès à gogo, internements psychiatriques... Chaque épisode apportait son lot de coups fourrés. Quand j'avais ma dose, je retournais au par cœur sur les œuvres complètes de Baudelaire.

Ça a pris un bon mois. J'ai enchaîné avec *Les Rois d'ailleurs*, autre torgnole littéraire qui m'a scotché au mur tout un week-end, puis j'ai lu deux bouquins de notre cible, Camille Landru : *Secrets d'Église* et *Rouge cathédrale*, des thrillers religieux plutôt malins. À mon sens ils posent de bonnes questions, surtout le deuxième, mais je ne suis pas théologien.

Bon... Baudelaire, souvenirs d'Égypte, *Les Feux de l'amour* et chips au piment vert... De votre point de vue je digresse sans doute un chouia. Peut-être trop ? Pour ma défense, j'ai huit cent vingt-trois mille années dans les pattes. Croyez-moi, c'est un âge on l'on évite les lignes droites : déjà fait, déjà dit, une horreur. On n'est pas mieux, parfois, à musarder sur les chemins de traverse ? À prendre le temps, s'arrêter, même, se pencher, observer les détails ? Moi, je pense que si, alors attendez-vous à encore pas mal de décrochages

dans le genre. Et puis il faut bien que j'explique un brin les choses, merde. Qui on est, d'où on vient... Allez, brisons là cette digression sur la digression – ce serait du vice – et revenons à notre rue Giscard. Saint-Valentin 2030, la pluie, la planque dans la camionnette, notre cible qui vient juste d'apparaître. Camille Landru. Vous y êtes ?

Parfait.

Eyaël me prête ses jumelles. Je dois confirmer à mon tour, c'est la règle. Landru s'est à présent tourné vers nous pour faire face au vent. Il secoue son grand parapluie qui refuse de s'ouvrir. Fluet, fine moustache, belle gueule, mèches brunes, lunettes cerclées : l'auteur de *Secrets d'Église* et du très bon *Rouge cathédrale*, aucun doute. Je rends les jumelles. Mitraillette me dit de me préparer.

Notre homme a enfin eu raison du parapluie capricieux. Il s'éloigne au trot vers sa Mercedes, garée là-bas au bout de la ruelle. Il y a une heure, on a mis cinq gros autocollants sur son pare-brise avant – ça fera de lui une cible idéale quand il s'affairera à les enlever. Immobile, bien à découvert, impossible à rater. Astuce gratuite, en plus : on s'est servi des pubs pour un lait en poudre trouvées dans la boîte à gant. Elles disent « Le lait, c'est la vie ».

— Pas ce matin, ricane Mitraillette. Ce matin, le lait c'est la mort...

Landru ne paie pas de mine. Lui, une menace ? Cette fragile silhouette qui trotte sous la pluie, sacoche en bandoulière... un danger ? De quoi faire trembler la Ruche ? Oui, et joliment. Si on laisse faire, on va même droit dans le mur. D'ici trois, quatre ans au plus selon les calculs du Service Prévisions, ce petit bout d'homme finira par publier ses travaux.

Sa Preuve de l'existence de Dieu.

Il s'agira de pages délirantes, truffées de raisonnements fautifs... Mais notre problème n'est pas là. Notre problème, c'est le point de vue rétréci des humains. Notre problème, c'est l'agencement de leur cerveau, avec quinze mille sous-réseaux neuronaux essentiels que le Service Bio n'a pas connectés au reste... Tout ça pour soumettre aux Directeurs un design cérébral « unique », donc conforme à la Charte. En gros, ils ont repris un vieux projet déjà pas folichon et ils l'ont resservi en *moins bien*. Moins logique, moins puissant, moins rapide, moins inventif. Ah ça ! Pour être

unique il est unique, ce nouveau cerveau, bravo ! Résultat : aux yeux embués des humains, le texte de Camille Landru aura l'allure d'une preuve. On se retrouvera sur Terre avec neuf milliards d'andouilles soudain convaincues de l'existence d'un arrière-monde... Selon les Scribes, cela provoquera un inévitable naufrage en trois paliers. Palier un, Exaltation (*ocytocine et endorphines : tapes dans le dos, poignées de main*). Palier deux, Inquisition (*dopamine et endorphines : tapes dans le dos plus appuyées, beignes*). Palier trois, Dépression (*carences en sérotonine : suicides collectifs*). Le score de paix descendra sous la barre fatidique des 3 % et nous serons forcés d'abandonner le chantier.

Un cerveau unique en son genre... De la belle ouvrage, je vous dis.

Quand les Scribes ont vu se profiler « l'écueil Landru » à l'horizon 2033, panique à bord ! Prévenir la Direction ? Avouer de but en blanc qu'ils n'avaient pas anticipé la « preuve divine » ? Admettre que le chantier était foutu, conseiller de reprendre une galaxie plus loin le projet *Homo* ? La Lumière jaillie des Ténèbres, l'œuf primordial, les deux nudistes, la pomme et la limace dans l'arbre, la grande inondation, le zoo sur l'eau, la première vigne, la première cuite, le premier feu, tout ? Impensable ! Jamais les Dirlos n'accepteraient un tel fiasco, qui resterait comme une tache sur leurs CV rutilants... Carriéristes comme ils sont, ils nous la feraient payer. On ne compterait plus les conseils disciplinaires, les blâmes pour *négligence*. Et sans discernement, notre Département entier boirait la tasse. Scribes du Service Prévisions, Vigiles du Service Contrôle, Boueux du Service Maintenance, toutes les Ressources Humaines au mitard ! Presque trois mille âmes à pleurer leur mère dans les bas-fonds de la Cage, Dieu seul sait pour combien de temps. On se calme, « Dieu seul sait » c'est juste une expression.

Non, vraiment, il devait exister une autre solution... Quitte à gruger.

Même les Vigiles, d'ordinaire si prompts à nous balancer aux autorités, ont été d'accord là-dessus : le mieux, c'était de régler cette histoire en douce, entre nous. Mais voilà, comment ? Les Scribes ont alors eu une idée « mathématiquement jouissive », je

les cite. À mon sens, en plus de sentir l'illégalité... elle puait la folie. Ils ont réuni l'ensemble du Département Ressources Humaines pour nous mettre au parfum. Ça s'est passé au huitième sous-sol de la Ruche, à huis clos. Leur astuce pour liquider en sous-main toute trace de preuve divine ? « Rien de plus simple », je les cite encore... Qu'on voyage dans le temps ! Concrètement, chaque humain ayant de près ou de loin contribué à l'élaboration de cette « preuve » serait détourné de ses travaux. Détourné ou liquidé, si nécessaire. 267 en tout. 267 cibles, partout dans le monde et de l'âge du fer à l'époque moderne. Quelques commandos de Boueux triés sur le volet s'y colleraient discrétos.

Ainsi naquit l'*Opération Bordel de Dieu*.

J'ai d'abord cru à un canular. Chaque Boueux a pensé la même chose. Voyager dans le temps était *théoriquement* possible, *théoriquement* proscrit par le Codex de la Maison-mère, on savait tous ça... mais jusque-là c'était pour nous resté du vent, une sorte de musique rêveuse, un petit air sans paroles. Un peu comme si on nous avait interdit de marcher sur l'eau. D'accord, les gars, on fera au mieux. De là à imaginer qu'on était *vraiment* capables de voyager dans le temps... Eh bien si, et ça traînait même dans les dossiers secrets des Scribes depuis une paye.

Alors ils ont expliqué. Des maths, rien que des maths. On a vite été largués. La moindre de nos interventions bousculerait tout un tas d'algorithmes retors. Il a été question de « conséquences détachées », de « doublons événementiels » et de « causes rétroactives ». Nos missions seraient liées par mille liens ténus, tordus, parfois même brisés mais *malgré tout* intacts... L'ensemble formant un écheveau tellement complexe, tellement contre-intuitif que j'ai roupillé pendant une bonne partie du briefing. Je me suis réveillé au moment de la session questions-réponses. Où, quand, comment neutraliser nos 267 cibles, les Scribes avaient calculé au quart de poil chaque mission clandestine de l'opération Bordel de Dieu. Rien à craindre, ont-ils juré : à condition qu'on suive leurs instructions *à la lettre*, la haute hiérarchie n'y verrait que du feu. Cela dit, ont-ils prévenu dans la foulée, il y avait « un hic ». Kebehut, la déléguée du Service, l'a défié du regard.

— Un quoi ?

— Un hic, a dit le Scribe le plus proche. Une contrainte, si vous préférez, un léger pépin...

— J'avais compris, merci. Quel genre de « hic » ?

—Voilà... Pour qu'une opération de cette envergure reste secrète, nous devons nous passer du soutien logistique habituellement fourni par le Service Bio.

— Sans leurs caissons de transfert, s'est insurgée Kebehut, on descend comment ?

— Rien de plus simple... Vous utiliserez les vieux caissons remisés près de la cale !

— Ces antiquités ? s'est-elle étouffée.

Plusieurs Boueux du devant ont protesté. Leur grogne s'est répandue par vagues jusqu'au dernier rang. Le Scribe a levé haut ses deux paumes :

— Du calme, du calme ! Nous les avons retapés, ces caissons ! Ils peuvent assurer presque trente allers-retours Ruche-Terre, et autant de transferts Terre-Terre qu'on voudra... En toute sécurité !

Son voisin a mis un bémol :

— *Toute sécurité*, hein, pas *tout confort*... Nous pouvons grouper vos transferts par équipes de trois, mais ne vous attendez pas non plus à un service de luxe... Vos corps d'accueil ne seront pas forcément du haut de gamme.

— Et la zone d'arrivée risque d'être un chouia distante de la cible..., a averti un autre Scribe. Guère plus de cinq cents kilomètres, rassurez-vous...

— Il a bien dit cinq cents kilomètres ? s'est alarmé un Boueux du fond.

Notre grogne a viré au grabuge. Ce n'était plus du calcul « au quart de poil », ça ! C'était du calcul par touffes ! Nous n'étions pourtant pas au bout des mauvaises surprises...

— Attendez... Il y a un *deuxième* hic... Toujours lié au fait que le Service Bio doit rester hors du coup.

— Quoi encore ?

Dans leurs petits souliers, les Scribes. Après quelques secondes d'hésitation, l'un d'eux a fini par lâcher le morceau :

— Aucune description préalable des cibles... Ce sera à vous de mettre des visages sur les noms.

— C'est une blague ? a glapi Kebehut.

Une Scribe fluette venait de grimper sur sa chaise. Sa voix était douce, mais ferme :

— Voyez le bon côté des choses ! Nous vous mâchons déjà bien le travail, là... Chiffres, noms, statistiques, données historiques... Il suffira de chercher un peu, ce n'est pas la mer à boire ! D'ailleurs, vous serez déployés sur Terre bien avant le jour J...

— Deux bons mois ! a confirmé une voix derrière elle.

— Vous aurez donc largement le temps d'enquêter !

Nos murmures sont repartis de plus belle. Trois vieux Scribes ont tapé le sol de leurs bâtons tordus. Confiants, les anciens. Selon eux, aucune raison de s'inquiéter :

— Vos chefs d'équipe auront mémorisé toutes les infos nécessaires à l'identification ! Noms et prénoms des dix cibles, villes de résidence, activités probables le jour J, fourchettes horaires idéales, ainsi que la liste complète des Retouches pour chacune des dix interventions...

— Autre bonne nouvelle ! Vos chefs d'équipe auront également mémorisé l'emplacement de valises de billets ou de bijoux perdus, normalement découverts plus tard dans le flux historique.

— De très belles sommes à chaque mission, on vous le garantit ! Cela financera vos frais divers...

La Scribe fluette a prévenu :

— Attendez-vous quand même à d'infimes variables... Certains billets seront peut-être moisissés, certains bijoux légèrement dévalués... Mais débrouillards comme vous êtes, vous aviserez !

Une avalanche de hics, en somme. Voilà, tout était dit. Les Scribes ont conclu leur petit numéro de charme.

— Facile, non ?

— Voire amusant !

— Transfert express, dix petites missions à travers les époques, puis retour ici !

— Une promenade !

— Prenez cela comme un jeu de piste !

— Une partie de cache-cache !

Tous se démenaient pour gonfler le moral des troupes. Nos interventions resteraient sous le radar, martelaient-ils, discrètes à souhait... Et si la rumeur de nos magouilles remontait *in fine* aux

oreilles des chefs, ils seraient mis devant le fait accompli *avec un triple A servi sur un plateau d'argent*. Aucun d'eux n'aurait alors intérêt à remuer la boue ! Aussi vrai que notre échec pourrait leur CV, notre réussite l'embellirait comme jamais ! Mener à bien un chantier pareil, c'est le genre d'exploit qui propulse vers les sommets une carrière de Dirlo... Les Scribes n'en démordaient pas : on jouait sur du velours ! Courage ! Sur le terrain, messieurs-dames ! Allez, vingt-sept équipes de trois, à peu près dix interventions chacune ! Des volontaires ? Les premiers Boueux à lever la main seraient nommés responsables de groupe !

Ça ne s'est pas bousculé au portillon. Seul Mitraillette est sorti des rangs avec les deux mains levées... Des sifflets ont jailli de partout, « lèche-bottes ! », « vendu ! », « fayot ! ». Lui, il nous a fait face en réclamant le silence :

— Mes chers collègues...

Les invectives ont redoublé, mais ça ne l'a pas démonté le moins du monde. Mitraillette est parti dans un vibrant discours sur la conscience professionnelle, le goût du risque et le sens du sacrifice... Tournures lyriques, trémolos, vibratos, effets de manche, il a tout donné. Un vrai tribun ! Les Vigiles l'ont quand même interrompu au bout de cinq minutes parce que personne n'écoutait vraiment. Et pour cause... La Terre, on en avait plein les bottes. À de rares exceptions près, une horreur. Nos descentes officielles sur cette planète de mabouls s'étaient presque toutes transformées en cauchemars... À Sodome, par exemple, Nakir et moi avions failli passer à la casserole. J'en garde aujourd'hui encore un souvenir vivace : trente furieux en voulaient à nos fesses, pile sous les fenêtres du roi Loth, notre hôte. Les négociations traînaient. Lui, magnanime, leur proposait plutôt des esclaves bien montés, son épouse, ses propres filles. Pas intéressés, les types. Ils préféraient « connaître » les deux étrangers. Sur le principe, nous n'avions rien contre, mais le temps pressait et je vous rappelle qu'ils étaient trente. Il avait donc fallu aveugler la foule à coups de pièces d'or jetées au hasard, par pleines brassées, puis se frayer un chemin en jouant des épaules. On avait escorté fissa la famille jusqu'aux portes de la ville, avec la mère qui chouinait, une des filles qui voulait plus partir, le père qui gueulait, une malle qui tombait, s'ouvrait... Je m'entends encore prévenir la mère, une fois dehors :

surtout, qu'elle ne se retourne pas. Et qu'est-ce qu'elle fait, cette buse? Elle se retourne! Et elle reste comme pétrifiée devant la boule rougeâtre qui grossit à vue d'œil dans le ciel d'été. Sous le choc, la pauvrete, complètement prostrée – sans doute à cause de ça, des témoins imaginatifs ont par la suite évoqué sa « statue de sel ». J'essaie de la relever, Nakir cherche même à la prendre sur son dos, rien à faire. Elle se débat, griffe et feule. Tant pis, la mission consiste à mettre les trois autres à l'abri, alors on reprend notre course. J'ai oublié le nom de cet astéroïde géocroiseur repéré un an plus tôt par les radars de la Ruche, mais je vous promets que c'était une belle bête. La taille d'un bus, plus ou moins. Trois heures plus tard, le souffle de l'impact nous avait d'ailleurs bien secoués. On s'était tous les cinq relevés avec du sable plein la bouche, la tige fumante, mais sains et saufs. Et il avait fallu marcher encore. Quarante kilomètres de crapahut dans le désert brûlant avec Loth et ses filles, deux vierges folles qui n'attendaient qu'une chose : notre départ rapide, qu'elles puissent enfin se taper leur père au fond d'une caverne après l'avoir saoulé à mort. *Genèse 19.1-29*, si le cœur vous en dit.

Redescendre *volontairement* sur Terre? Avec ces barjos? Faire des heures sup' en dehors des missions de Maintenance officielles? Et voyager dans le temps, alors que c'était formellement interdit par la Charte? Non merci! Au diable cette opération clandestine, on préférerait encore jouer franc-jeu avec la Direction... Nous étions mille Boueux à éructer, cracher, glapir face à la petite centaine de Scribes assis.

— Dix missions de suite?

— À dix époques différentes?

— C'est une plaisanterie?

— Moi, je préfère encore risquer la Cage!

Là-dessus moqueries, sifflets dans tous les sens. Un bon gros chahut. Les collègues se baissaient vite fait derrière une épaule après avoir poussé leur coup de gueule ou lancé une connerie.

— Vous n'avez qu'à déployer les Vigiles, pour une fois!

— Ça les changera des descentes-éclair!

— Les pieds dans la gadoue!

— En bas ils trouveront tout ce qu'ils aiment!

— Plein de formulaires à remplir !
— D'ordres à suivre !
— De pompes à cirer !
— Et pour une fois, pas juste en coup de vent ! Ils comprendront enfin ce que c'est, la vie dans un corps humain !
— Pendant dix fois deux mois !
— Faudra aussi qu'ils apprennent autre chose que l'éétéocrétois, hein !

— Qu'ils disent « bonjour » dans des langues chantantes !
— Puis « merci » !
— Sans donner l'impression d'avoir envie de mordre !

On se marrait bien. Les Vigiles avaient beau sillonner la foule, impossible pour eux de repérer à temps celui ou celle qui venait de l'ouvrir. Ils en devenaient dingues. Rires et quolibets continuaient à fuser :

— Sinon, les Scribes, pouvez toujours descendre vous-mêmes !

— Bonne idée !
— Sur le terrain, les Scribes !
— Ouais, nous on reste ici et on prend des notes !
— Vu qu'on fait jamais comme il faut !
— Et puisqu'en théorie c'est tout bête, le taf d'un Boueux !
— Mille trucs à calculer, en bas, vous allez kiffer !
— Nombre d'ampoules aux pieds...
— Nombre de cicatrices, de bleus...
— De larmes...
— Et de gerbes à chaque incarnation !

Tellement bon de se défouler ainsi dans l'anonymat du groupe... De tout balancer au visage de nos supérieurs directs ! Les Scribes restaient pourtant silencieux, mains jointes. Paisibles, presque lointains. Il m'a même semblé que l'un d'entre eux somnolait. Avaient-ils anticipé notre grogne ? Prévu la moindre de nos insolences ? Savaient-ils déjà comment et quand se terminerait notre petite crise de nerfs ? À la seconde près ? Possible. Du coup, peut-être qu'ils s'emmerdaient. Les Vigiles, en revanche, ont perdu patience. Pas pour rien qu'on les appelle aussi les « brûlants », ceux-là, voire les « venimeux ». Ils ont poussé une gueulante à déchirer la carlingue. Fini les gamineries ! Au boulot ! S'ils devaient en

asticoter deux-trois pour nous motiver tous, ils n’y voyaient aucun inconvénient ! À qui le tour ? Et un peu de respect pour les Scribes, bordel ! Qui parmi nous oserait répéter sa vanne à visage découvert, hein ? Qui voulait sa baffe dès maintenant ? Deux Vigiles, plus diplomates, ont tenté de vagues promesses. Une histoire de caisses d’hydromel certes poussiéreuses, mais offertes aux volontaires. On a tous fait la moue. Non plus. L’hydromel bouchonné rend aveugle une fois sur deux...

— Le seul avantage à devenir bigleux, ce serait de plus voir vos gueules !

— Et puis les bons points, les friandises, ça marche peut-être avec les gamins de dix mille ans... Nous autres, on a passé l’âge !

— Ouais ! Qu’est-ce que vous pouvez nous offrir de mieux, hein ? Rien !

J’ai cru encore reconnaître la voix de Kebehut. Rire général. Pas faux, ont convenu les deux Vigiles pris à partie... Alors ils sont revenus à ce qu’ils pouvaient nous offrir de *pire*. On a eu le droit à une enfilade de scénarios tous plus flippants les uns que les autres, à des menaces ciblées pleines de détails sordides. Graphique, leur topo. Ils étaient soudain persuasifs, preuve qu’on ne parle bien que de ce qu’on connaît à fond. Techniques de harcèlement, torture psychologique, châtiments corporels ou sanctions sadiques, ils ont développé une demi-heure avant de demander si on avait des questions. Pas de questions. Des volontaires, alors ? Quelques Boueux se sont dévoués, leurs potes ont suivi.

Le Scribe qui rêvassait a finalement rouvert les yeux :

— Pardon... (Il a fouillé dans ses papiers :) Alors...
Distribution des missions...

Pour l’équipe de Mitraillette, ça a été plus délicat : aucun volontaire. Les menaces n’y faisaient rien. Il y a donc eu un tirage au sort et c’est tombé sur nos pommes, à Eyaël et à moi.

Voilà pourquoi je me retrouve en 2030 dans la banlieue nord de Paris, au fond d’une camionnette délabrée, à lorgner ce frêle humain qui s’éloigne au trot : Camille Landru, romancier à la mode, amateur de théologie, de go, de vin, de femmes, et cible numéro huit sur la liste de notre équipe. Je consulte ma montre :

7 h 30, les Scribes avaient vu juste. Mitraillette met le contact. Là-bas, Landru lève haut son parapluie. De son autre main, il fait balancer sa sacoche. Enjoué, le bonhomme, heureux de cette belle journée qui commence. Mitraillette s'enquille une dernière pastille à la menthe :

— Saloperie, va. Hypocrite de mes deux. Cent sesterces qu'avant de filer chez son éditeur, il compte faire un saut chez sa nouvelle conquête... (Il referme sèchement son blouson de cuir.) J'ai pas lu son dossier, à celle-là, mais c'est sans doute une fille-mère...

— Qu'est-ce que tu peux être vieux jeu, soupire Eyaël.

— D'autant que « sesterces », dis-je, c'était pour la dernière mission... La France de 2030, elle compte en euros.

— Époque de merde, assène Mitraillette en débrayant. Aucune morale, aucun code. Cagoule, les jeunes, bouchons d'oreilles.

La camionnette avance en douce dans la ruelle déserte. Je vérifie une dernière fois le chargeur du Ruger, son cran de sûreté, puis je visse le silencieux. Drôle de mot, « silencieux ». Trompeur, surtout... car malgré les munitions subsoniques il y aura du bruit. Pas moyen d'éviter la dilatation des gaz. Et cet espace semi-ouvert, de surcroît métallique, forme une foutue caisse de résonance : 120 décibels démultipliés qui pourraient me laisser sourd comme un pot. Avouez que ce serait ballot... Ces corps, on est censés les rendre dans l'état où on les a trouvés en entrant. Je me coince donc deux boules jaunes au creux des esgourdes, j'enfile mes lunettes protectrices, ma cagoule. Et j'ouvre lentement la portière latérale.

On s'est arrêté dix secondes à peine. Je n'ai pas tremblé. Trois claquements secs, comme trois branches qui craquent dans le silence d'une forêt, un corps qui tombe. J'ai sauté de la camionnette. Un dernier coup pour être sûr, à bout touchant sur la nuque, puis j'ai ramassé la sacoche, sauté dans la camionnette. Je viens de refermer la portière latérale, Mitraillette accélère et on tourne à droite. Mes oreilles sifflent sous la cagoule, malgré les bouchons. Je retire tout ça. Mitraillette accélère encore. On est déjà loin. Une, deux, trois, sept gouttes de sang criblent ma manche gauche. Personne ne parle.

Notre camionnette a rejoint l'autoroute. J'ouvre la sacoche pour en sortir l'épais manuscrit. Un beau bébé, deux kilos à l'aise. Le titre figure en lettres inégales sur la page de garde : *Révélation*s. Tiens donc, qui écrit encore à la main au XXI^e siècle ? Je feuillette ça à la volée. Vingt et un chapitres au total, noircis d'une écriture nerveuse ; la plupart sont illustrés d'étranges gribouillis, schémas et symboles... Il y a même, là, en marge de la page 370, une floppée de croquis grivois. Des petits rongeurs y fricotent dans tous les sens... Des écureuils, on dirait... ou des souris ? Je saute à la dernière page. L'histoire s'achève sur un court dialogue. Je reviens au début. Voyons un peu ce qu'il raconte, ce roman... Mitraillette ajuste le rétroviseur, me lance une œillade noire :

— Eau de Javel, Raph...

— Je ne fais rien de mal !

— Notre fiche de mission dit « détruire », pas « lire »...

Mitraillette et la loi : tout un poème, obscur, contradictoire. Eyaël et moi on doit suivre les ordres à la lettre, sous peine d'engueulade ; lui pourtant ne se gêne pas pour prendre de sacrées libertés. Lors des sept dernières virées ici-bas, je l'ai vu enfreindre le code une bonne centaine de fois, facile.

— Le bidon est sous ton cul, insiste-t-il.

C'est lui le chef. Je dévisse le bouchon :

— Voilà, voilà...

Adieu, petits rongeurs des marges. Je verse là-dessus une généreuse dose de Javel concentrée, achetée en route pour deux euros dix. Trois euros les cinq litres, avis aux amateurs. Économique, efficace. Une excellente alternative au feu – qui m'a toujours fait flipper. Ah ! Si seulement on pouvait transbahuter des objets d'un siècle à l'autre... Je prendrais sans hésiter des bidons de Javel. Question paperasse à liquider, rien de tel. Ça pique un peu les yeux, cela dit, alors je referme vite la sacoche.

— C'est fait ?

— Presque.

J'emballe le tout dans un vieux sac poubelle.

D'ici vingt-quatre heures, il suffira de touiller un bon coup. Le manuscrit finira en bouillie blanchâtre. Je glisse sac et bidon sous la banquette, puis je me couvre les narines. Les collègues ont baisé leurs vitres pour aérer un peu. Ne plus penser à Landru, laisser

souffler les dernières notes de viole... Disparaître dans leur sillage. Et le froid, la brume envahissent peu à peu l'habitable. 7 h 45 à ma montre. Sur ma manche gauche, les gouttelettes de sang tracent des motifs changeants, mâchoire emportée par une balle, bouts de cervelle... « Du beau boulot », lâche enfin Mitraillette en remontant sa vitre. Propre. Il propose de célébrer ça au premier bordel venu. Je décline, j'ai une lessive à faire. Eyaël décline, son mec l'attend. Mitraillette dit qu'il ira seul. On sait pas vivre. On n'a pas le sens des priorités. D'ailleurs son mec, à Eyaël, qu'il s'y attache pas trop. C'est juste un humain. Mitraillette insiste aussi pour qu'on répare l'autoradio, parce que *France Musique* à tout bout de champ, c'est plus possible : encore deux semaines à tirer en 2030... On n'en a pas marre, de la musique de merde ? Lui, si. Il donne un autre coup d'essuie-glace. Vraiment marre, les gars, de cette pluie fine sur nos pierres froides.

Je me dis qu'à sa manière, Mitraillette sent les choses.

— Encore cette histoire de camionnette volée ? Voyez avec Pivert, je me tue à vous le dire !

— Avec Pivert...

— Fond de la caserne, bâtiment F, vous le trouverez forcément quelque part au troisième... C'est pas compliqué, merde !

— Du tout, mon colonel.

— Et mollo sur la porte !

— Promis.

— Vous promettez, mais vous claquez toujours, ça me crispe. Allez, rompez... Un souci ?

— C'est que... J'ai du mal avec les visages, mon colonel... Pivert, vous dites ?

— Adjudant Pivert, les bretelles, la moustache rousse. Toujours pas ?

— Pour être honnête...

— Alors utilisez la messagerie interne. Un mail, c'est dans vos cordes ?

— Pivert, Pivert...

— C'est ça.

— Pivert avec un d ?

— Un t.

— Comme le canard, alors ?

— Comme le ca... ? Jaouen, je comprends même plus la discussion.

— Ben le canard pivert... Ah non, *colvert* ! C'est à ça que je pensais : le canard *colvert*... Et y'a bien un d.

— À colvert ?

— À canard... Du coup, pour *pivert*...

— Jaouen ! Vous êtes quinze dans votre tête, ça fait vraiment trop de bruit... J'ai du travail, là !

— Pardon, mon colonel... Je vais me débrouiller.

— Voilà.

— Consulter le listing...

— Bonne idée.

— Demander au brigadier Sophie...

- Nickel.
- Interroger les autres collègues...
- C'est ça.
- Au pire, je repasse...
- Quoi ? Attendez !
- Mon colonel ?

— Vous n'avez rempli aucun papelard de mutation, on peut savoir pourquoi ? La région parisienne ne vous manque pas un brin ? La famille, les copains ?

— Oh si, mon colonel !

— Ben alors ?

— C'est qu'Ézanville est très demandé, mon colonel, et je suis loin d'avoir les points... On verra dans deux ans.

— Deux ans ? Ça va pas être possible, ça.

— Trois ans, alors ? ... Quatre ?

— Du tout ! Jaouen, mon p'tit Jaouen, battons le fer tant qu'il est chaud ! Un poste pourrait se libérer au débotté. Dès demain, qui sait ? On n'est jamais à l'abri d'un coup de chance.

— C'est ce que dit toujours mon oncle ! Ça, et « Roule qui boule n'amasse pas mousse ! »

— Votre oncle a bien raison, Jaouen. Approchez... On va le remplir ensemble, ce papelard.



Courriel posté le 22/12/2029 à 11 h 33



De : Colonel Jean Destouches, Gendarmerie de Brest

À : Major Louise Destouches, Bureau des Ressources humaines de la gendarmerie nationale.

Ma louloutte,

En pièce jointe, la demande de mutation d'un petit jeune très prometteur. Deux semaines à peine qu'il est à Brest, et déjà toute la caserne ne parle que de lui. Bref, une flèche (on se comprend). Ma chance : comme c'est le neveu du ministre, on l'a collé dans mon service... Or je me dis qu'il ferait des merveilles loin d'ici, par exemple à Ézanville. Tu penses pouvoir accélérer les choses ?

Ton colonel de père.

PS : Appelle maman dans la semaine, tu sais comme elle s'inquiète.

